

366. Londres, Mercredi 13 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Santé \(enfants Benckendorff\)](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1840-05-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je devrais vous dire que votre lettre me blesse, car c'est vrai. Je n'en ai pas le courage. Vous aurez vu ce matin même que je n'avais pas attendu votre demande pour vous envoyer l'opinion exacte de Brodie. Passé le premier moment et après vous avoir très véridiquement informée et rassurée, j'ai eu deux raisons pour ne pas vous donner chaque jour de plus longs détails.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 425/120-121

Information générales

Langue Français

Cote 1013, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon

Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

366. Londres, Mercredi 13 mai 1840,

10 heures et demie

Je devrais vous dire que votre lettre me blesse car c'est vrai. Je n'en ai pas le courage. Vous aurez vu ce matin même que je n'avais pas attendu votre demande pour vous envoyer l'opinion exacte de Brodie. Passé le premier moment et après vous avoir très véridiquement informée et rassurée, j'ai eu deux raisons pour ne pas vous donner chaque jour de plus long détails. Quoique j'aie passé moi-même à la porte d'Alexandre, quoique j'ai envoyé deux fois, par jour, savoir de ses nouvelles en ordonnant à mon valet de chambre de parler au sien, j'ai mis dans mes informations quelque réserve ; je ne suis pas allé moi-même voir votre fils, par égard pour les commérages qui s'adressent à vous dans ce moment et vous préoccupent ou vous impatientent plus que moi. Je n'ai pas voulu non plus agiter votre imagination en vous donnant des détails qui grossissent de poste en poste et arrivent faux bien que partis vrais. Je vous ai dit la vérité. Je vous l'ai dite tous les matins. Je me suis enquis avec autant de sollicitude pour mon propre enfant. Je vous ai écrit comme je demande qu'on m'écrive. Il me semble que cela n'était pas difficile à voir dans mes lettres. Et en l'y voyant, vous ne m'auriez pas écrit un jour : quelle providence que votre affection ! Et le lendemain : si cela ne vous donne pas trop d'embarras, ayez la bonté d'écrire ou de parler à Sir Benjamin Brodie. Au moment même où vous m'écriviez cela, Lundi à midi je menais moi-même, dans ma voiture, M. Herbot à la porte de Brodie, et j'attendais sa réponse.

Je ne puis pas ne pas croire qu'en y pensant un peu plus, en ne vous livrant pas tout entière à votre première impression, vous vous épargneriez, dans les plus mauvais moments, beaucoup de tristesse pour vous beaucoup d'injustice envers moi.

Je vous répète ce que je vous ai dit, dans l'opinion bien arrêtée de Brodie ; Alexandre ne peut songer à partir avant quinze jours au plus tard. Et vous savez que les médecins prennent toujours plus de temps qu'ils n'en ont demandé d'abord. Je suppose donc que vous vous mettrez en route. Samedi peut-être. J'espère qui vous le pourrez sans trop de fatigue.

Le temps est beau. Arrivez ; vous vous trouverez très pardonnée. Je vous pardonnerais quand même. Un pardon sincère, quoique triste. Encore une chose qui me vient à l'esprit. Cumming, Brünnow. Lady Palmerston, Lady Jersey Benkhausen, tout ce monde là écrit beaucoup plus légèrement que moi, se souciant beaucoup moins de l'impression que feront sur vous leurs paroles. Moi, je pense à ce que je vous dis ; d'abord pour vous dire la vérité ; ensuite pour ne pas vous donner une impression qui aille au-delà de la vérité.

Je relis votre lettre. J'aurais mieux fait de ne pas la relire. Personne, personne qui me montre un intérêt vraiment tendre, vraiment. Ma Providence a été bien vite détrônée.

3 heures

J'ai été hier soir au bal chez le duc d'Argyll. Un bal trop grand pour une si petite maison. Une magnificence d'emprunt, qui n'était pas celle de la veille et ne sera pas celle du lendemain.

Le Duc un tout petit homme maigre, et de plus petite mine. La Duchesse, une petite

grosse femme ronde, rouge, empressée. Rien de bien qu'un boy de quinze ou seize ans, le marquis de Sorn, joli quoique roux, l'air sérieux et content, poli avec un peu trop de confiance. Il m'a dit avec une fierté enfantine qu'il m'avait rencontré à la Chambre des communes, ce qui était vrai. A sa vue, à ses paroles, le souvenir de mon orgueil et de mes joies paternelles m'a traversé le cœur. Que de plaies cachées au milieu d'un bal !

Adieu. Je vous écrirai demain à tout hasard ; et vendredi matin, je saurai décidément ce que vous faites. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 366. Londres, Mercredi 13 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/351>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 13 mai 1840

Heure10 heures et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024
